

TRIBUNE DE GAUX

Page 4

TURQUIE



**PONT
ENTRE
L'EUROPE
ET L'ASIE**

Page 10

ECOLE:
savoir ou savoir-faire?

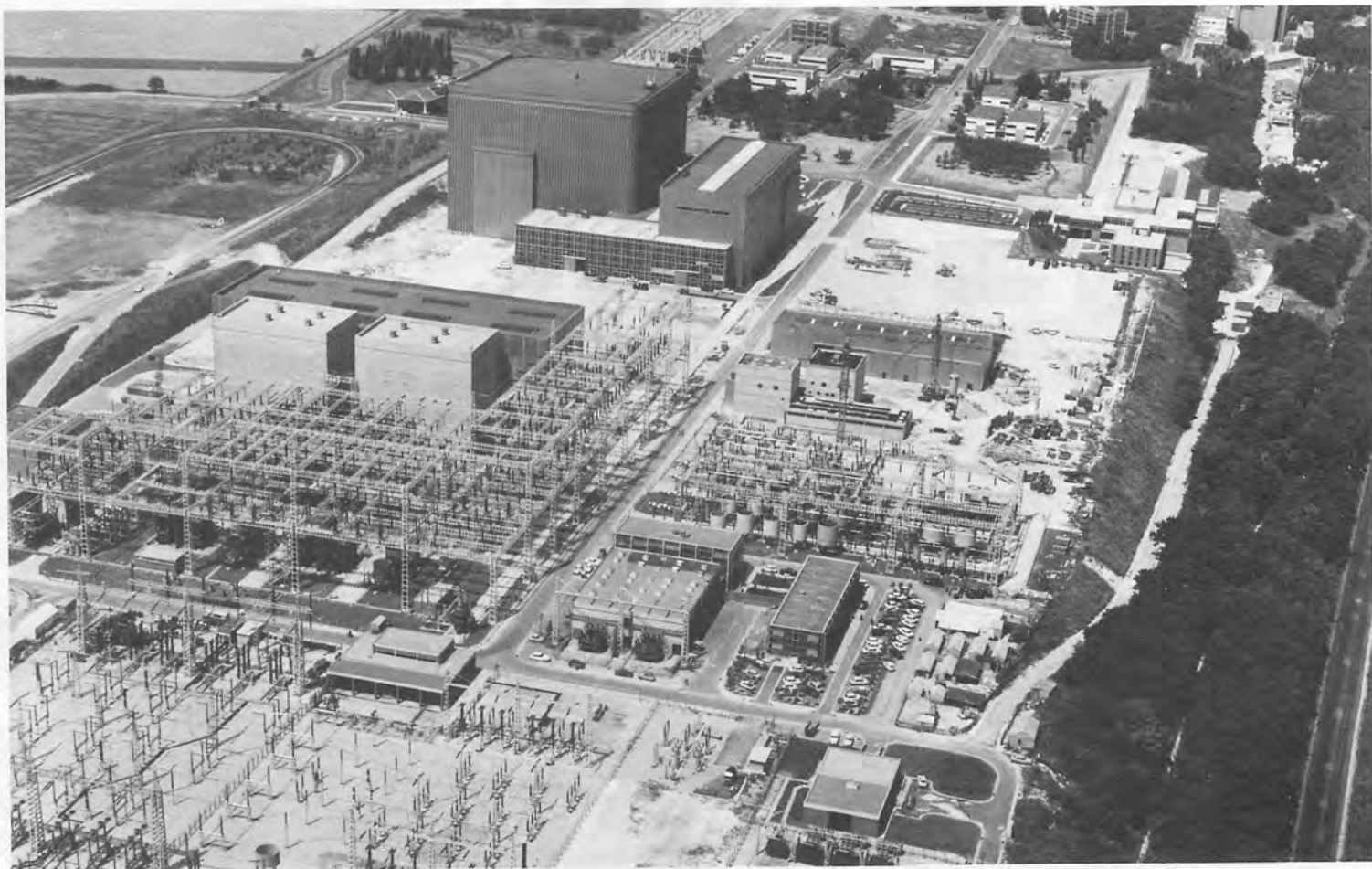
ÉLECTRICITÉ DE FRANCE



Le Centre des Renardières, le plus important et le plus récent des centres de recherches et d'essais dont dispose Electricité de France, rassemble, sur une surface de 70 hectares, plusieurs laboratoires et stations expérimentales, en particulier :

- la ligne expérimentale à un million de volts ;
- le laboratoire d'essais diélectriques à très haute tension ;
- la station d'essais à très grande puissance ;
- le circuit d'essais de générateurs de vapeur chauffés par le sodium, destinés aux centrales nucléaires à neutrons rapides (réacteurs « sur-générateurs ») ;
- les stations d'essais de matériaux ;
- les laboratoires d'étude des applications de l'électricité.

Photothèque E.D.F. - Michel Brigaud.



CAHIER DE BORD

Responsable de la publication : Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Marillier, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth.
Administration et diffusion : Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Flaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie : Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros) : Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine

France : FF 32. Suisse : Fr. s. : 20.—. Belgique : FB 30. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale : FF 38 ou Fr. s. 25.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 45 ou Fr. s. 28.—. Prix spécial étudiants, lycéens : FF 18 ; Fr. s. 12.— ; FB 170. Verser le montant de l'abonnement : France : à la Tribune de Caux (88, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32726 49, La Source. Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne. Belgique : au Réarmement moral, 297, rue Salzminnes-les-Mouffins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »). Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20. Zone franc d'Afrique : par mandat de 2550 francs CFA (abonnement avion) ou 1900 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (88, bd Flandrin, 75116 Paris). CCP 32726 49, La Source, France.

TRIBUNE DE CAUX
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20
France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Nouvelle majorité

71 % des personnes interrogées dans un sondage de l'IFOP estiment « nécessaire que le plus grand nombre de Français fasse une sorte de réarmement moral personnel ».

Ainsi, près des trois quarts des Français seraient mûrs pour la relance morale dont parlait Mgr Elchinger en novembre. On espère que ce n'est pas seulement le réarmement moral des autres qu'ils appellent de leurs vœux.

En tout cas, s'ils s'aperçoivent que les convictions morales dont ils témoignent en privé à un enquêteur de l'IFOP sont partagées par la grande majorité de leurs concitoyens, ils auront peut-être le courage de les professer en public.

Les rides et remous de surface qui inquiètent l'opinion ont, manifestement, moins d'importance que les courants profonds, porteurs de forces tellement plus positives.

Vocation

Quand on n'a plus vingt ans et qu'on voyage par hasard avec quelqu'un qui les a encore et qui ressemble à tant de ses contemporains, on ne s'attend pas toujours — à tort, on le verra — à ce qu'il vous passionne durant deux heures de conversation. Mon voisin de compartiment, qui fut élève à l'Ecole polytechnique de Lausanne, me dit s'être peu à peu rendu compte qu'il ne trouverait jamais son épanouissement dans la voie scientifique. Abandonnant le confort d'un cadre connu, d'une carrière assurée, il s'est inscrit à l'Ecole de lutherie de Crémone, en

Italie. Là, avec une quarantaine de jeunes venus de nombreux pays, il apprend ce métier combien minutieux et délicat : avec quelques morceaux de bois, donner vie à un instrument qui fera vibrer non seulement quatre cordes, mais aussi des cœurs par milliers.

Son tempérament d'artiste y trouve son exaltation. Il acquiert aussi la main sûre de l'artiste, du sculpteur, qui ne peut se permettre un seul faux mouvement. Il me parle des Amati, de Stradivarius, qui firent la gloire de Crémone, il me décrit les pièces de son premier violon — qu'il a mis six mois à construire — comme un jeune père s'extasie sur

son premier enfant. Il respire l'équilibre, la santé, la tranquillité assurée, malgré l'épreuve que représente l'apprentissage, déserté au bout d'un an par les trois quarts des candidats. A Crémone, ce jeune Suisse se familiarise avec un art difficile. Mais il en a déjà maîtrisé un autre, plus complexe encore, l'art de trouver sa voie.

Prisonniers

« Vous êtes coincé par le système », lançait François Mitterrand à Jean-Pierre Fourcade au début du débat télévisé du 2 mars. « Vous êtes ligoté par le programme commun », répliquait le ministre des finances.

Avec la bipolarisation de la vie politique, le public est ainsi condamné, semble-t-il, à assister, sinon à des dialogues de sourds, du moins à des dialogues de prisonniers.

Méridien.

A TRAVERS CHAMPS

Bonheur

par Philippe Schweisguth

Le Président Georges Pompidou écrivait dans *Le Nœud gordien* : « La poursuite du bonheur matériel pour tous dans une société d'abondance ne suffit pas... Le confort de vie généralisé comporte en lui-même une sorte de désespérance, en tout cas d'insatisfaction. »

Il y a pourtant des gens qui améliorent peu à peu, et non sans peine, leurs conditions de vie et qui se proclament heureux...

« En ce moment, m'écrivit un agriculteur breton, nous avons beaucoup de plaisir à travailler dans les champs, avec cet incroyable bon temps pour la saison. Nous semons des engrais sur luzerne et sur blé et labourons la terre à betteraves pour la faire mûrir. »

Et un modeste producteur de

lait du Doubs fait ce bilan : « Quand je vois comme nous sommes maintenant : le téléphone depuis 6 ans, la télé un peu avant, une voiture depuis 20 ans, le confort intérieur. Et surtout le plaisir qui ne peut se compter de travailler ensemble au grand air... Je sais, il faut soigner le bétail, mais on sait que c'est à soi. Il y a des contraintes, mais partout sur cette terre il y en a... Cette année nous avons pris trois jours de vacances. En 8 ans de mariage ce n'est peut-être pas beaucoup, mais il me semble que c'est déjà bien. »

« Le plaisir, qui ne peut se compter, de travailler ensemble », ce plaisir, ce bonheur-là, est-ce impossible de le cultiver... même en dehors des champs ?

LA TURQUIE

UN PONT ENTRE L'EUROPE ET L'ASIE



« Pourquoi l'Europe n'aime-t-elle pas la Turquie ? Pourquoi appuie-t-elle la demande grecque d'adhésion à la Communauté européenne et se fait-elle tirer l'oreille quand il s'agit de la Turquie ? » Telles sont quelques-unes des questions qui nous furent posées en ce début d'année aussi bien dans les rédactions des quotidiens que dans des chambres d'étudiants à Ankara, Izmir et Istanbul.

Les Turcs, qui ne ressemblent à nul autre peuple qu'à eux-mêmes, éprouvent un intense besoin d'être compris, d'être appréciés pour ce qu'ils sont, pour leur apport à la civilisation, pour ce qu'ils peuvent contribuer à l'Europe de demain. Ils n'ont pas compris pourquoi les Européens avaient pris fait et cause en faveur de la Grèce lors de leur intervention militaire à Chypre alors que, selon eux, l'Europe avait assisté sans mot dire aux vexations continuelles que la minorité turque de l'île avait subies pendant 12 ans. Ils souffrent de savoir que le million de travailleurs qu'ils envoient accomplir de durs travaux en Europe occidentale sont souvent l'objet d'ostracisme et de manque d'attentions. « Est-ce la faute de notre religion, de notre culture, de notre passé conquérant ? » s'interrogent-ils.

La Turquie d'aujourd'hui passe par des moments difficiles. Le jeu démocratique est bloqué et les alliances qui se nouent pour former des coalitions passagères ne permettent pas de gouverner. Ainsi en va-t-il des affrontements entre étudiants, armés par l'extrême-gauche et l'extrême-droite. Ainsi en va-t-il de la négociation sur l'avenir de Chypre. Dans l'état de choses actuel, le premier ministre turc, quel qu'il soit, est prisonnier d'une majorité parlementaire dangereusement réduite.

Il n'en reste pas moins que les Turcs souhaitent de tout cœur que les Européens soient convaincus de leur bonne foi. Quelques-uns remarquent, non sans une certaine amertume, que les énormes efforts d'occidentalisation auxquels ils se sont livrés depuis plus d'un siècle n'ont pas été compris. Ce qui donnerait raison aux partisans d'un retour progressif vers l'islamisation du pays, au détriment du « sécularisme » d'Atatürk.

Qui a tort ou qui a raison, ce n'est pas à nous, étrangers, d'intervenir dans un débat national. Nos interlocuteurs, cependant, nous ont vivement frappés par leur souhait ardent de participer pleinement au dialogue entre pays riverains de la Méditerranée, berceau

de notre civilisation monothéiste. « C'est la seule voie réaliste de l'avenir », nous affirmait un professeur d'université.

Pour parler de la Turquie, de l'Europe, de notre avenir commun, voici trois témoignages ; l'un écrit par un homme d'Etat, l'autre par un médecin, le dernier par une jeune fille turque qui fait partie de *Chant de l'Asie*. Ainsi qu'un poème d'un des grands mystiques de l'Islam ayant vécu en Anatolie au XIII^e siècle, Yunus Emré, qui a connu curieusement un regain d'intérêt depuis que la République « séculariste » d'Atatürk s'est mise à la recherche de ses sources profondes.

J. Clémentin et P.-E. Dentan

Un médecin

A son travail absorbant de médecin généraliste, le D^r Feridun Bilginer, d'Izmir, ajoute de grandes qualités d'humaniste et de philosophe qui lui donnent un rayonnement intellectuel dépassant largement le cadre de sa profession et de sa ville. Maîtrisant parfaitement plusieurs langues, le D^r Bilginer a écrit cet article pour la Tribune de Caux en souhaitant qu'il contribue à une compréhension plus profonde de l'Europe envers son pays dont il parle avec grande franchise.

La Turquie est un livre ; un livre d'une richesse émue et étourdissante d'expériences infiniment variées. Un livre de profonde sagesse, décrivant l'évolution grandiose de toute une gamme de valeurs humaines et sociales. C'est presque un atlas d'anatomie, un volume de physiologie. L'embryogénèse des institutions sociales ; la culture, l'art, la foi et l'héroïsme qui ont travaillé à leur formation organique et à leur conservation. Leur noblesse évolutive vous éblouit de leur pureté rayonnante. Mais en même temps, vous pouvez y suivre leur destruction lente, acharnée, violente et cruelle. En médecin, je dirais que c'est l'anatomo-pathologie du déclin d'un empire, la physiopathologie de la désagrégation des peuples. On peut y étudier le mécanisme par lequel les colonnes de foi, d'amour, d'honneur, de culture, d'honnêteté, de virile volonté, d'héroïsme et de sacrifice, qui soutenaient l'édifice social, dégénèrent sous l'effet d'éléments néfastes qui s'associent à leur destruction.

La Turquie a vécu cinq siècles sous une monarchie. Pendant cette longue période se créa un terrain social où l'homme, la famille, le citoyen, l'administrateur acquièrent certaines attitudes, certaines conceptions de vie ;

l'architecture mentale et le climat spirituel créés alors eurent le temps de bien s'enraciner.

Dès 1839, la Turquie a entamé une phase historique d'effort vers l'occidentalisation, un effort sincère mais saccadé et troublé. Cette étape fut profondément affectée par l'enchaînement de sept guerres, pendant lesquelles la Turquie perdit la presque totalité de sa jeunesse intellectuelle. C'est ainsi que le 29 octobre 1923, quand le sultanat fit place à la République, lors de la révolution administrative et sociale d'Atatürk, la Turquie se trouva devant un déficit effrayant en cadres ayant reçu une éducation supérieure et survécu aux guerres. Ce déficit a marqué et le caractère et la marche des événements ultérieurs d'une manière inexorable.

Pour qu'une révolution puisse aboutir à une évolution effective, elle a besoin d'un certain nombre d'hommes de culture, de foi, de volonté et de courage. Une révolution est un effort par lequel un peuple se prépare et se décide à brûler certaines étapes évolutives intermédiaires. Plus nombreuses sont ces étapes, plus grand doit être le nombre de gens formés pour réaliser l'assimilation et l'enracinement des nouveaux principes, des nouvelles conceptions de vie.

Pour passer de cinq siècles de sultanat à la République, il est facile d'imaginer par quelles mutations doit passer un peuple.

Ainsi, l'on se hâta de former une élite



nouvelle, avec le résultat que l'on sacrifia la qualité à la quantité. Il fallait faire vite, et les besoins étaient immenses. Mais l'assimilation des nouvelles conceptions sociales et politiques, l'architecture mentale différente, bref toutes les attitudes qu'il fallait acquérir pour faire vivre une République étaient si nombreuses et complexes qu'elles furent enfouies rapidement sous des masses de plus en plus épaisses de définitions, d'explications, de directives et de manipulations.

Puis vinrent la Deuxième Guerre mondiale, les difficultés économiques et un bouleversement social et mental encore inconnu. La Turquie se vit forcée de passer de la République à parti unique à la démocratie pluraliste. Celle-ci fut instituée officiellement en 1945, par Ismet Inönü. Puis vint une longue période de dix ans d'expérimentation et d'application démocratique, brusquement arrêtée par la révolution du 27 mai 1960¹.

On s'est fébrilement occupé, ces dernières années, à décider du choix du système socio-économique et culturel, à discerner, à éclaircir la ligne de démarcation qui sépare le système choisi du système détesté.

Un peuple essentiellement sain, fort, héroïque et hardi ; un peuple de profonde intuition, de vigoureuse moralité, de sublime foi ; un peuple altier et noble ; un peuple toujours prêt au sacrifice ;



Le pain, symbole de vie pour les Turcs. Au fond, le fameux pont sur le Bosphore voisine avec les bidonvilles qui entourent Istanbul.

un tel peuple, seul, pourrait supporter ce rythme vertigineux de changements bouleversants dans un si court espace de temps. La nuit approche de sa fin.

L'aurore de synthèse, d'homogénéisation, de sincère fraternité, de paix et d'espérance est tout proche pour la Turquie.

Vous pouvez vous y fier.

Tâchez, s'il vous plaît, de nous comprendre.

Nous en sommes dignes. Merci.

Dr Feridun Bilginer

† A cette date, un coup d'Etat militaire renversa le gouvernement Mendérés au profit d'un groupe de 38 officiers qui s'emparèrent du pouvoir. En novembre de la même année, les plus extrémistes de ces officiers furent déposés et exilés, cependant que le Comité militaire promit de rendre le pays à la démocratie, ce qu'il fit après 17 mois.

Un homme d'Etat

Le texte ci-dessous nous a été envoyé par une personnalité indépendante fort écoutée de Turquie, M. Suad H. Ürgüplü, ancien président du Conseil en 1965 et 1972. A une carrière de juriste, M. Ürgüplü a joint de longues années dans le service diplomatique de son pays comme ambassadeur à Bonn, Londres, Washington et Madrid. Il est actuellement président pour la Turquie de la Ligue européenne de coopération économique, après avoir siégé maintes années à Strasbourg. C'est lui qui accueillit le général de Gaulle lors de la cérémonie marquant le centenaire du célèbre lycée Galatasaray, créé en 1868 par le sultan Abdul Aziz à son retour d'un voyage en France, et d'où est issue la majeure partie de l'élite intellectuelle du pays.

Il ne faut jamais oublier ce que le Réarmement moral a réalisé à Caux et ailleurs depuis trente ans. Quand j'y suis venu pour la première fois, il y a 26 ans, j'ai été frappé par l'énergie et la sincérité des jeunes que j'y ai rencontrés. Leurs pays étaient encore dressés les uns contre les autres politiquement ; cela ne les empêchait pas de hisser ensemble leurs drapeaux et de chanter leurs hymnes nationaux. Beaucoup de gens arrivaient pleins des souvenirs d'un passé proche où la haine engendrée par la guerre marquait encore les esprits ; à Caux ils discutaient de l'avenir et se demandaient mutuellement pardon afin de pouvoir mieux le construire ensemble.

Si beaucoup a été réalisé depuis lors, si l'opinion publique a été formée en vue de préparer un avenir meilleur, il reste encore beaucoup à faire, sans perdre des yeux l'idéal que nous ont proposé Frank Buchman et ses collaborateurs.

L'Europe unie n'est pas un but en soi ; elle doit intéresser le monde entier. Si elle était réalisée, ce serait un pas important vers le réarmement moral et spirituel du monde.

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Les intérêts nationaux passent avant l'intérêt commun, les difficultés économiques éprouvées par plusieurs pays, ou même leur prospérité croissante alors que d'autres s'appauvrissent, ont créé des profondes divergences qui les ont éloignés du but qu'ils s'étaient proposé au départ ; les Etats ont laissé tiédir leur enthousiasme initial pour l'union de l'Europe.

Heureusement, l'idée de l'Europe est bien ancrée dans l'opinion publique ; celle-ci ne laissera pas ses dirigeants passer à côté de la chance historique qui se présente toujours à nous. Si nous persévérons dans la ligne tracée, il n'y a aucune raison de ne pas arriver au but un jour.

Quels sont donc les obstacles que nous avons à franchir ?

a) La question de l'abandon d'une part de souveraineté, où il s'agit de faire passer l'intérêt commun au-delà de l'intérêt national.

b) Le caractère trop caché de l'action d'une série d'institutions européennes qui

semblent continuer à travailler à huis-clos, maintenant un secret qui n'est pas de mise pour leurs autres partenaires européens. Chacun devrait pouvoir participer et apporter sa contribution aux travaux.

c) L'unanimité nationale nécessaire pour que les pays participent aux travaux de l'Union. Au cours des 25 années d'existence du Conseil de l'Europe, nous avons parfois constaté que le parti au pouvoir, une fois passé dans l'opposition, changeait aussi d'opinion en ce qui concerne l'Europe, abandonnant une idée dont il s'était fait autrefois le champion !

d) La nécessité de préparer le terrain avant d'agir. Le proverbe « qui trop embrasse mal étreint » semble se confirmer dans notre position actuelle. Nous avons essayé de faire tout à la fois sans souvent créer une opinion publique favorable à notre cause.

Les étapes à franchir me semblent les suivantes :

- 1) établir la confiance réciproque ;
- 2) considérer chaque problème en commun ;
- 3) mener tous les dialogues dans la franchise et la sincérité ;
- 4) placer l'intérêt de l'Europe au-dessus des intérêts nationaux ;
- 5) poursuivre ces efforts sans vouloir, en aucune manière, forcer la main de ceux qui ne sont pas prêts à suivre le mouvement.

L'expérience nous enseigne que ces exigences sont difficiles à réaliser. Pourtant, si elles sont difficiles, ce n'est pas une raison de cesser de progresser, de continuer le chemin.

Pour ma part, je pense qu'il serait prématuré de vouloir réaliser des élections directes, au suffrage universel, de l'assemblée européenne. De même qu'il est imaginaire de penser que nous aurons rapidement une monnaie unique. La sagesse ne serait-elle pas plutôt d'élargir progressivement le rôle des pouvoirs et l'influence de l'Assemblée de Strasbourg ? Dans le domaine monétaire, ne peut-on penser à créer une monnaie européenne, en unités de compte, pour les échanges commerciaux, qui se superposerait aux monnaies nationales existantes ? Ne pourrait-on pas aussi étendre davantage la coopération économique aux pays éloignés ? N'y a-t-il pas lieu de penser d'abord à l'interdépendance économique plutôt qu'à l'indépendance, former une famille européenne qui se concertent constamment pour combattre plus efficacement nos maux actuels, l'inflation, le chômage, la crise de l'énergie, la pollution de l'environnement, les problèmes agricoles ?

Quant à mon pays, la Turquie, depuis des siècles il a établi des relations commerciales et culturelles avec l'Occident. Nous



Le pont sur le Bosphore, par où passe tout le trafic routier lourd entre l'Europe et le Proche-Orient et l'Iran.

avons chez nous de nombreux lycées et collèges européens, des écoles françaises, anglaises, américaines, allemandes, autrichiennes et italiennes.

Nous tenons beaucoup à ce qu'il en soit ainsi dans l'avenir. Car notre pays, dont la culture remonte aux anciennes civilisations de l'Asie centrale, pourrait être un pont entre l'Asie et l'Europe.

Suad Hayri Urgüplü

Un jeune

Que pense la jeune génération turque de l'avenir ? La question est d'importance en un moment où les universitaires se



Manifestations d'étudiants ou d'ouvriers, un spectacle quasi quotidien en Turquie, où la liberté d'expression est totale.

font courtiser par des groupements extrémistes de droite comme de gauche, entraînant dans l'engrenage infernal de la violence la majorité d'entre eux. Celle-ci, loin d'être silencieuse, est au contraire très ardente ; elle hérite d'un pays dont les difficultés et les contradictions sont grandes et se demande, parfois avec une réelle angoisse : « Qui sont les vrais amis de la Turquie ? »

Cigdem Bilginer, qui a fait ses études à l'Université d'Ankara, apporte ici une perspective originale.

Au cours de ces dernières années, j'ai voyagé dans de nombreux pays d'Europe et d'Asie. En trois ans, je n'ai passé que deux semaines à l'hôtel ; le reste du temps

j'ai partagé le gîte et la nourriture de familles qui voulaient bien m'accueillir.

Loin de chez moi, en Orient et en Occident, les circonstances m'ont obligée à regarder mon pays avec les yeux des autres, à mesurer le regard porté sur un peuple, mon peuple, par l'Histoire.

Ce jugement oblige chacun à s'approcher de la vérité. Même si des traités font suite aux guerres, même si des frontières plus justes sont tracées, les souffrances infligées par les combattants ne sont jamais oubliées ; bien plus, elles sont transmises de génération en génération.

La Turquie d'aujourd'hui a hérité du passé d'un peuple conquérant, avec ses pages de gloire et ses pages de honte. La rupture de 1923 a eu pour résultat de couper les jeunes générations du passé national et des erreurs commises sous l'Empire ottoman. Mais que nous approuvions ou non le passé, le reste du monde continue à voir en nous les héritiers de cet empire.

Il ne faut pas en avoir peur. L'occasion nous est donnée de nous voir tels que nous sommes ; non pas pour dresser la liste de ceux qui nous ont fait souffrir, mais pour découvrir à qui nous avons causé du tort par notre arrogance ou notre indifférence. Je pense spécialement aux pays qui nous entourent : l'Afrique du Nord, la Syrie, la Palestine, l'Irak, l'Iran, la Grèce, ont tous fait partie, à un moment ou un autre, de l'Empire ottoman et personne, là-bas, ne nous a oubliés.

Pour défendre leur patrie, nos aïeux ont versé leur sang sur ces sols étrangers où ont fleuri tant de civilisations différentes. Avec le travail de nos mains, avec les ressources de notre foi et de notre imagination, nous devons aujourd'hui protéger ce pays dont nous héritons. Quant à ceux qui ont vécu sous notre domination, nous ne devrions pas avoir honte de chercher à comprendre les sentiments qu'ils nourrissent à notre égard. A reconnaître notre attitude de supériorité, à admettre notre préjugé, à demander pardon, nous n'aurons rien à perdre.

De tout cœur je souhaite voir chaque Turc, simple citoyen ou homme d'Etat, saisir ainsi l'occasion qui lui est donnée de construire des ponts spirituels avec nos voisins.

Vivant aux côtés d'Asiatiques qui n'ont pas eu, comme moi, la chance de recevoir une éducation poussée, mais avec lesquels je partage totalement une responsabilité commune, j'ai appris à mieux comprendre et à apprécier les millions de gens simples et en particulier les paysans qui vivent dans les villages de mon pays.

Il y a quelques semaines, j'ai rencontré l'un d'eux dans un train en Allemagne. Sans attendre, il ouvrit son sac et partagea avec



Fondateur de la République turque, Mustafa Kemal Atatürk imposa des réformes profondes à son pays et lui rendit sa fierté. Ce qui ne l'empêcha pas de tendre la main de la fraternité à la Grèce contre qui il s'était battu.

mes amis la nourriture qu'il avait. Il voulait savoir ce que nous faisons ; puis il nous donna 20 DM pour aider notre travail. J'ai hésité à accepter cet argent d'un inconnu, d'autant plus qu'il devait certainement en avoir besoin lui-même. Mais il me dit : « N'hésitez pas, je n'ai pas d'autre but que de vous aider. » Il y a des milliers d'hommes comme lui qui peinent en Europe.

Ceux d'entre nous qui ont grandi dans les villes, qui ont fréquenté les écoles et les universités, ont beaucoup à apprendre de ceux qui connaissent le prix de la vie, la joie qu'on peut éprouver en luttant pour le pain quotidien. A nous la responsabilité de partager avec eux ce que nous avons et ce que nous savons. Peut-être allons-nous découvrir en eux, dans les prochaines décennies, une précieuse réserve de foi et de force morale.

La Turquie, un trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Un tel destin ne peut se réaliser que par une union intérieure sans faille et une force spirituelle renouvelée. Mais aussi par l'amitié et la confiance de nos voisins... sans oublier l'obéissance au Tout-Puissant, à qui nous devons causer beaucoup de problèmes !

Cigdem Bilginer

Nous remercions le journal Cumhuriyet, d'Istanbul, ainsi que le Bureau du tourisme de Turquie à Paris, de nous avoir aimablement prêté les photos qui illustrent cet article.

Point n'est besoin de souligner le fait que ce que Clémenceau appelait « le moins mauvais de tous les systèmes » est fortement menacé à l'heure actuelle. Il n'existe au monde qu'une vingtaine de pays à peine où la démocratie parlementaire est respectée et où l'on peut affirmer qu'elle fonctionne tant bien que mal. Est-ce à dire que l'homme n'est pas fait pour ce régime-là et que son avidité, ses instincts de violence ne peuvent être neutralisés que par la contrainte ?

Les citoyens attendent toujours des gouvernants plus de liberté pour eux-mêmes et une poigne plus forte, au besoin la répression, envers ceux qui, à

l'intérieur du pays, menacent leur sécurité et leur confort.

Préoccupée par ces questions, une lectrice de Rome a rassemblé pour notre revue quelques citations de Frank Buchman concernant la démocratie. Ces textes, extraits des discours du fondateur du Réarmement moral¹, ne peuvent être dissociés des enseignements qui émanaient de sa façon de travailler et de ses rapports avec autrui. Les lignes qui suivent tentent d'interpréter ce qui, aux yeux de Buchman, représentait les fondements nécessaires d'une vie démocratique.

¹ « Refaire le Monde », Editions de Caux.

LE COEUR DE LA DEMOCRATIE

Réflexions sur le combat de Frank Buchman

par Jean-Jacques Odier

A l'unité de passion et de programme des idéologies étrangères, nous ne trouvons à opposer que des paroles, l'exaltation gratuite de grands idéaux et, en dernier ressort, la force. Notre espoir est de continuer notre petite vie de toujours, égoïste, confortable et sans dérangement.

Tous, nous avons vécu trop longtemps dans une atmosphère irréelle où la sécurité, la prospérité, le confort et la culture nous semblaient être naturels à l'homme.

Nous avons oublié l'éternel combat entre le bien et le mal.

Voilà pourquoi la démocratie échoue. Seule une passion peut guérir d'une passion. Et seule une idéologie supérieure embrassant le monde peut guérir une humanité divisée par des idéologies en conflit.
Californie, 1948.

La pensée unie d'une nation ayant une raison de vivre, c'est là la plus grande force de l'Histoire.

Londres, 1956.

Trop souvent, les dirigeants des démocraties opèrent en ordre dispersé. Les difficultés de la construction de l'Europe, par exemple, tiennent pour une bonne part à la nature démocratique des pays qui la composent. Devant ces faits, on peut marquer son impatience, on peut regretter tel ou tel atermoiement, mais on sait bien qu'un consensus ne peut jamais s'obtenir par la force.

Pour Frank Buchman, ce qui manquait à la démocratie, c'est une idéologie qui la soutienne et la renforce. Ce mot d'idéologie a été souvent contesté dans les milieux occidentaux. On ne pouvait concevoir ce terme sans l'assimiler à des ambitions totalitaires. Pour Buchman, il s'agissait surtout d'un ensemble d'idées qui fournissent à une nation une raison de vivre, une mission au-delà de ses frontières. Dans chacun des pays qu'il a visités avant et après la dernière guerre mondiale, il s'efforçait de faire découvrir aux

hommes d'Etat et aux simples citoyens le rôle que leur nation pouvait jouer. En 1938, il appelle la Suède à être « la réconciliatrice des peuples ». A Zurich, il dira la même année : « Je vois dans la Suisse un prophète parmi les nations, un porteur de paix au sein de la famille internationale. »

Aux Etats-Unis, il souhaitera en 1939 « une nouvelle qualité de vie nationale qui habilitera l'Amérique à parler au monde avec autorité parce qu'elle aura trouvé la solution à ses difficultés internes ». « Le Japon, disait-il au premier ministre Hatoyama en 1956, est destiné à être le phare de l'Asie. »

Avec le recul du temps, on pourrait ne voir dans ces appels que des phrases ou des images d'Epinal. Elles traduisaient cependant la recherche passionnée d'un but qui pourrait galvaniser les énergies d'un peuple dans une même direction. A nous, dans ce dernier quart de siècle, de découvrir ce qui peut engendrer, en temps de paix, une force mobilisatrice aussi puissante que celle qui, en temps de guerre, a pu unir des peuples entre eux contre un ennemi commun.



Il faut que se dégage une énergie spirituelle qui change le cœur humain et reconstruise les hommes et les peuples. Il faut que se dégage une autorité spirituelle qui soit acceptée par chacun, partout. Ainsi seulement, l'ordre surgira du chaos dans les affaires nationales et internationales.

Kronborg, Danemark, 1935.

Le secret réside dans une grande vérité oubliée : quand l'homme écoute, Dieu parle ; quand l'homme obéit, Dieu agit. Cette force, animant une minorité, peut résoudre les difficultés de tout un pays.

Londres, 1938.

Il est communément admis que la loi de la majorité est le meilleur moyen de traduire la volonté d'un

peuple. Cependant, il est tout aussi évident que la notion de majorité numérique doit être équilibrée, compensée, par d'autres facteurs de pondération. C'est pourquoi des systèmes électoraux variés et parfois fort subtils ont été mis en place dans de nombreux pays démocratiques pour empêcher que la minorité ne soit opprimée ou, au contraire, pour donner à la majorité une certaine marge de manœuvre sans laquelle elle serait réduite à l'impuissance et le pays condamné à l'instabilité permanente. Les hommes étant ce qu'ils sont, il s'agit de créer des institutions qui les aident à comprendre l'intérêt général et à y travailler.

Une petite phrase de Buchman qui, il faut le dire, sonne mieux en anglais qu'en français, introduit dans ce contexte une notion qualitative : « Chercher ce qui est juste, non pas qui a raison. » (*What is right, not who is right*). A l'idée que la décision soit emportée par la force numérique, l'esprit dominateur et la puissance de persuasion, il oppose la recherche par tous de ce qui est équitable pour tous.

Cette recherche s'avère souvent ardue ; mais combien de chefs d'entreprise, de syndicalistes, d'hommes politiques avons-nous vu se laisser inspirer, avec des effets salutaires, par la phrase de Buchman ? Combien de fois avons-nous été les témoins de discussions animées au terme desquelles le plus timide des participants, qu'on avait tendance à écraser du regard, ralliait autour de sa voix solitaire et hésitante l'ensemble de ses interlocuteurs, car il avait su voir plus loin, plus haut, plus « juste » ?

Cette écoute de l'autre est la grande absente de la vie politique d'aujourd'hui. On s'arrange plutôt à couvrir la voix de l'adversaire et, s'il réplique, à monter encore le ton pour le réduire au silence. On appelle ça le dialogue.

Buchman, ont souligné tant de ses interlocuteurs, savait écouter. Peut-être parce qu'il avait intégré dans sa vie — et dans celle de tant de ses contemporains — l'écoute de la voix intérieure qui peut parler à chaque homme et l'aider à découvrir « ce qui est juste ».

Une toute nouvelle qualité de sagesse politique est nécessaire. Un ministre, pour bien gouverner, doit changer les hommes. En général, c'est un art ignoré des gouvernements.

Lorsque les hommes changent, les nations acquièrent une qualité de vie nouvelle où se dissipent les problèmes.

Caux, 1947.

Quand les hommes d'Etat changent, la peur de la guerre et du chaos se dissipe. Les plus endurcis répondront à la voix unie, ferme mais humble d'une démocratie renouvelée.

Californie, 1948.

De même qu'un avion ne peut se sustenter au-dessous d'une certaine vitesse, la démocratie ne peut se régénérer dans l'immobilisme. Le changement lui

est une nécessité. Non seulement celui dont parlent tous les partis politiques ; non seulement le renouvellement du personnel dirigeant, mais le changement des cœurs et des volontés.

On se rappelle les heures que Frank Buchman a passées avec certains hommes d'Etat, la minutie qu'il mettait à préparer ces entrevues. A tel homme d'Etat asiatique qui était venu le voir accompagné de personnages douteux, il avait dit : « Vous devez apprendre à lire les hommes comme les pages d'un livre. » Après 36 heures passées avec Buchman à Caux, Robert Schuman pouvait affirmer : « Je pars dans un esprit sensiblement différent de celui qui m'a amené, avec beaucoup de scepticisme en moins. Merci de m'avoir donné cet espoir. »

Entourer les hommes d'Etat de personnes qui les aident à rester fidèles à leurs convictions profondes, à garder l'espoir et à le traduire dans la réalité politique et sociale, voilà une tâche qui apparaissait prioritaire à Buchman. Cette nécessité n'a rien perdu de son actualité.



Le Réarmement moral suscite les qualités qui permettent à la démocratie de fonctionner. Il est simple, sans parti pris, sans attache politique ou confessionnelle. Il donne à chaque homme la discipline intérieure qu'il lui faut et la liberté intérieure qu'il désire. Il active et coordonne la responsabilité morale et spirituelle des individus à l'égard de leur entourage immédiat.

Il bâtit dans la démocratie un cadre inébranlable de citoyens mus par le désintéressement, payant de leur personne. Aucun appel à l'intérêt personnel ne saurait les détourner de leur détermination d'apporter l'unité.
Philadelphie, 1941.

En créant le Réarmement moral, Frank Buchman voulait non seulement rappeler au monde des vérités oubliées, engager un combat pour une société meilleure, mais démontrer dans la pratique ce que pourraient être les rapports humains et cette société. C'est pourquoi il attendait de ceux qui adhéraient à ses idées qu'ils les vivent pleinement et qu'ils paient de leur personne. Des critères moraux absolus lui apparaissaient comme la base indispensable d'une vie démocratique.

Au-delà des hiérarchies habituelles de la société, il pensait que le « leadership » devait aller non à ceux qui ont les idées les plus brillantes, la voix la plus forte, mais à ceux qui sont le mieux trempés spirituellement (*leadership goes to the spiritually fit*). Si la notion d'autorité est tant contestée de nos jours, c'est sans doute qu'elle est rarement faite de ce matériau. Imaginer que le dynamisme moral et spirituel devienne un critère pour la prise de responsabilité dans la vie politique peut paraître bien utopique. Nous croyons cependant avec Robert Schuman que « la liberté et la démocratie seront sauvées par la qualité des hommes qui parlent en leur nom ».

Dans notre numéro de janvier, nous avons annoncé la conférence qui aura lieu à Caux du 24 juillet au 3 août sur le thème : Finalités de l'éducation. En préparation à cette rencontre, plusieurs enseignants nous ont alors apporté leurs réflexions : M. René-François Lejeune a exposé ses vues sur l'éducation du futur, qu'il nomme globale. Aujourd'hui, il tente d'appliquer les principes de cette édu-

cation à l'école du futur, qu'il nomme l'école intégrale.

M. Philippe Lobstein, dont l'article du mois de janvier avait pour titre Soljénitsyne éducateur, nous livre aujourd'hui ses pensées sur la laïcité de l'enseignement — un sujet cher au cœur de nombreux Français — et sur les formes nouvelles qu'elle doit prendre aujourd'hui.

De l'école bâtarde à l'école intégrale

par René-François Lejeune

Ivan Illich, Everett Reimer, et d'autres, proclament la mort de l'école. Feuerbach et Nietzsche avaient proclamé la mort de Dieu au XIX^e siècle, et Dieu, en dépit de l'athéisme marxiste et du matérialisme occidental, n'a jamais été plus vivant au cœur de l'homme qu'en ce XX^e siècle. Il est vrai qu'une certaine école devra mourir, l'école bâtarde héritée de plusieurs siècles de pratiques exagérément spéculatives et élitistes, et qui vise à imposer aux jeunes un système de valeurs purement matérialistes. Une nouvelle école devra naître qui permettra à la personne humaine de s'épanouir à l'âge malléable de l'enfance et de l'adolescence, et à la société de se forger les armes destinées à combattre la menace des catastrophes écologiques, économiques, nucléaires, numériques suspendues au-dessus d'une génération activiste et dénuée d'objectifs dignes de la haute destinée de l'homme.

L'école a encore de beaux jours à vivre...

Rouages et funambules

Telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, à l'Est comme à l'Ouest, l'école est presque exclusivement orientée par le savoir. Et le savoir est lui-même abusivement ajusté aux économies tant capitaliste que socialiste, au lieu de viser à aider la personne humaine à se découvrir elle-même dans son unicité et à

s'intégrer harmonieusement dans la société dont elle doit former une partie intégrante et autonome. Au lieu de cela, l'école consacre le plus clair de ses efforts à fabriquer, en série, des rouages pour l'énorme machine qu'est la société humaine dans le type de civilisation vorace qu'elle a exsudé. Elle produit des insectes uniformes et mimétiques pour un monde niveleur.

A l'entrée, l'école accueille des êtres vierges qu'elle devrait aider à s'épanouir. Or elle joue le plus souvent un rôle purement fonctionnel. Elle se contente de placer ces êtres neufs dans le moule des programmes livresques. A la sortie, elle livre des pièces de rechange à une machine économique qui est surtout centrée sur les objets au lieu d'être avant tout la servante de l'homme.

Il serait absurde de mettre en accusation le rôle de transmission du savoir que l'école doit jouer. Ou de suspecter le savoir lui-même. L'école devra toujours enseigner à analyser, à raisonner, à opérer des synthèses, à former le jugement, à assimiler des données scientifiques et des notions littéraires. Le tort de l'école actuelle, c'est de ne transmettre le savoir que de manière cognitive et abstraite, et de pilonner les jeunes esprits avec des programmes de plus en plus démesurés. Elle s'emploie à transformer les individus qui lui sont confiés en belles mécaniques à formules et à raisonnements. Des mécaniques qui ont rempli notre monde bruyant — la scène politique surtout —

d'abstracteurs creux et de funambules de foire d'empoigne. Combien en aurai-je connu de ces intarissables discoureurs qui mettent l'homme en équation et réforment la société alors que, livrés à eux-mêmes, ils seraient incapables de se nourrir, de se vêtir et de s'abriter. Leur contribution, c'est du vent. Ou pire... L'un d'eux, John, un New Yorkais, particulièrement brillant, constant, à l'âge adulte, que le monde réel ne se pliait pas à ses abstractions, appliqua son génie aux jeux de hasard, puis au carambouillage. Il aboutit à la prison au lieu de la gloire d'un théoricien réformateur du monde. Un autre, plus avisé, bel esprit parisien, apprit le métier d'ébéniste après la Faculté des Lettres Sciences Po et le doctorat. Aucun travail de bureau ne lui procurerait la joie qu'il trouve dans son atelier provençal à rendre leur âme aux meubles de style délabrés et à dégager amoureusement de belles pièces neuves du bois brut fleurant bon les profondes forêts.

Il ne s'agit pas de prôner les métiers manuels au détriment des professions intellectuelles. Ni de dénigrer les hautes qualités de l'esprit acquises à l'école dans une longue discipline des facultés mentales. L'école doit pousser aussi loin que possible les dispositions natives d'imagination, de perception, de raisonnement, ainsi que les connaissances abstraites. L'esprit, c'est ce qui distingue l'homme dans l'univers. C'est par là qu'il est l'image de Dieu. Ce qu'il faut incriminer, c'est le système scolaire qui oriente le savoir presque uniquement vers l'accumulation accélérée de connaissances théoriques, vers une spéculation abstraite qui ne se fonde en rien sur l'expérience concrète de la vie. S'il faut dire « oui » à l'école du savoir, il faut dire « non » au savoir monopolisateur. L'école de ce savoir-là est une école tronquée, bâtarde.

Hisser la voile

L'école du savoir doit également devenir l'école du savoir-faire. La réforme qui opérera cette synthèse ne sera pas une simple correction de trajectoire, mais un changement radical de direction.

A quels moments de sa vie scolaire l'élève se réalise-t-il vraiment dans un acte créateur, quelque modeste soit-il ? Quand il achève une peinture qui satisfait son œil et son cœur. Quand il joue sur un instrument une mélodie qui entraîne ses camarades à chanter. Quand la chorale dont il fait partie communique avec un auditoire frémissant. Quand il voit poindre la jeune pousse de blé dont il a semé le

grain ou croître l'arbre qu'il a lui-même planté. Quand il découvre les secrets des montagnes, d'un cours d'eau ou d'une forêt, au cours d'une exploration avec sa classe. Quand il sait nommer un oiseau d'après son chant ou un arbre d'après ses feuilles, son écorce et sa forme. Quand il passe le témoin à son coéquipier dans une course. Quand il offre à sa mère le petit panier qu'il a tressé de ses propres mains, ou à son père le serre-livres façonné à l'atelier de l'école. Quand il réussit à colmater au chalumeau une fuite sur un tuyau de plomb, ou à consolider l'assemblage d'une chaise. Quand il démonte et remonte un moteur et le remet en marche. Quand il apprend à hisser la voile qui, aussitôt, se gonfle de vie et de force...

On pourrait multiplier ces exemples. Ce sont là réellement des temps forts dans l'éducation des jeunes. Des actes qui les conduisent hors du désert de l'ignorance vers le domaine du savoir, par l'intermédiaire du savoir-faire. Or ces temps forts sont, en fait, pratiqués comme des activités très marginales dans nos systèmes scolaires exagérément abstraits. Il faut, au contraire, multiplier ces temps forts, en faire le support constant du processus d'acquisition du savoir. Il y faudra une série de réformes fondamentales : réformes des programmes, de la formation et de la mentalité des maîtres ; suppression de la spécialisation outrancière des professeurs du secondaire ; généralisation du mi-temps pédagogique et de la demi-pension ; réduction des vacances d'été qui dispersent, et multiplication des congés intermédiaires qui rendent l'élève à lui-même et le soustraient aux menaces du grégarisme collectif ; conception architecturale nouvelle des bâtiments scolaires ; abandon des écoles-casernes bloquées dans les fourmilières citadines ; implantation des écoles dans des espaces verts aux portes des cités. Tout cela coûtera beaucoup d'argent et demandera beaucoup de temps. Mais la société industrielle dispose des moyens nécessaires, elle qui n'hésite pas à consacrer des sommes fabuleuses à l'armement, et des sommes non moins fabuleuses à la promotion publicitaire de produits qui sont souvent inutiles, voire nocifs. Les investissements dans l'éducation, par contre, rendent au centuple, s'ils se font à bon escient.

Ainsi se créera l'école du futur. Ecole intégrale. « Integer » : qui est entier, qui forme un tout. L'école intégrale de demain aura des laboratoires aussi bien équipés que ceux des meilleures écoles d'aujourd'hui. En plus, elle disposera d'un équipement technique très varié. Dans ses ateliers, ses salles spécialisées et ses jardins, les élèves pourront scier, raboter, river, forger, coudre, broder, cuisiner, ciseler, dorer, relier, bêcher, planter et récolter. Sculpture, céramique, joaillerie, bro-



Institut pédagogique national - P. Allard.

Un acte créateur.

derie, tapisserie, les arts plastiques, décoratifs et mécaniques enseigneront aux jeunes la résistance de la nature et de la matière à la précipitation, la docilité des éléments concrets à l'application patiente et la complicité des choses avec l'intelligence et l'imagination. Deux coups de varlope peuvent être plus instructifs que deux leçons de philosophie. Le Corbusier disait avec fierté : « A quatorze ans, j'avais construit une montre de mes propres mains ! »

Qu'on ne dise pas qu'une telle école n'est pas différente d'une bonne école professionnelle. Il y a une différence essentielle. Elle réside dans la finalité. En entrant dans une école technique, l'adolescent est aussitôt programmé en vue de son orientation strictement économique vers un éventail professionnel limité. On ne cesse de le considérer, de le traiter comme un futur spécialiste auquel on donne un vague badigeonnage intellectuel. Quoi qu'il fasse, il est classé dans la catégorie intermédiaire des semi-manuels. Et c'est un classement dépréciatif. De l'autre côté de la barrière sociale, l'intellectuel valorisé par notre type de société — avocat, professeur, médecin, banquier, ingénieur — est à peu près complètement tenu à l'écart du merveilleux pouvoir formateur des disciplines concrètes. Si l'intellectuel pratique néanmoins la musique, la peinture, la mécanique ou la culture des fleurs, c'est qu'il y a eu une incitation familiale, un don ou un goût personnel ; ce n'est pratiquement jamais comme conséquence d'un apprentissage scolaire.

Un supplément de bonheur

Quelles devraient être les conséquences, pour les personnes et pour la société, du

passage de l'école défectueuse d'aujourd'hui à l'école intégrale de demain ?

Nos lycées et collèges sont remplis de jeunes qui dépérissent d'ennui ou de lassitude parce que leur mentalité conditionnée par l'environnement mécanique, imagé et sensoriel qui est le nôtre, n'accroche plus à la transmission purement formelle des connaissances. Ils récusent instinctivement l'école du savoir abstrait. On réintroduira la joie et la ferveur dans l'éducation scolaire en faisant participer tout l'être, avec toutes ses facultés et les cinq sens, aux apprentissages tant concrets qu'abstraites. On peut être sûr que l'école intégrale apportera un important supplément de bonheur à l'enfant et à l'adolescent. De là on peut opérer toutes sortes de déductions logiques : des individus heureux établissent des relations harmonieuses avec les autres. Une société est heureuse de l'addition des bonheurs individuels comme elle est troublée du désarroi accumulé de ses membres.

Il y aurait un autre avantage qui viendrait à son heure. Le système actuel d'instruction, finalisé par la production d'individus rentables et utilisables par l'économie industrielle, fait du forçage à travers programmes, examens et concours qui structurent et conditionnent les individus. Ainsi conçu, le système scolaire est l'un des trois ou quatre grands accélérateurs d'un activisme industriel et économique désordonné dont on constate de plus en plus les méfaits. L'école intégrale contribuera au ralentissement de ce rythme effréné. La société s'enrichira d'être plus disponibles parce que mûris chacun à son rythme propre. S'il n'est pas indispensable d'avoir avalé, à vingt ans, un programme souvent démentiel de mathématiques et de sciences, il est essentiel d'avoir conquis, dès cet âge, l'équilibre né d'un savoir abstrait qui se fonde sur le savoir-faire concret.

Troisième conséquence heureuse produite par l'école intégrale : les générations qui en sortiraient seraient outillées pour opérer ou hâter le changement radical de civilisation qu'exigent les effroyables nuisances qui étouffent nos villes, désarticulent les économies, empoisonnent les terres, polluent les eaux et souillent les âmes. Comparée au produit de l'école de forçage — individu fouetté à travers toute sa vie active par la concurrence, les appâts et le survoltage publicitaire — la personne formée à l'école intégrale sera un être plus apaisé, moins concupiscent, moins exigeant. Il ne cherchera plus son bonheur dans les mirages et l'agitation. Avec lui, la société pourra réorienter ses activités plus aisément ; elle cessera, avant tout, de susciter et de favoriser les besoins factices. Elle distinguera entre ce qui est utile à la nature et à l'homme et ce qui leur est

nuisible. Elle ne confisquera plus abusivement les trois quarts de l'irremplaçable temps de vivre qui n'est accordé à chaque personne qu'une seule fois. Les hommes apaisés du futur n'accepteront plus si aisément le travail routinier, répétitif, fastidieux ; ils auront appris à utiliser des loisirs plus nombreux, car le temps de travail sera réduit autant par suite de la nécessité de baisser les rythmes de production que du fait du progrès technologique et de l'automatisation. Ils produiront sans hâte des articles de qualité appelés à durer et des fruits de la terre sains et naturels. Ils transformeront, de leurs propres mains — parce qu'ils l'auront tous appris à l'école — leurs demeures et leurs cités et en feront des lieux où il fait bon vivre et s'attarder. Ils embelliront la campagne et en feront un jardin fleuri où éclatera à nouveau le chant des oiseaux. Ils rendront une âme aux villes bruyantes et empestées. Ils répartiront plus équitablement les richesses et découvriront le bonheur de partager. Et leur sens de la solidarité s'étendra peu à peu jusqu'aux confins de la terre...

**
*

Est-ce un rêve ? Ou une utopie ? Qui pourrait être assez fou pour penser un seul instant que la simple combinaison du concret et de l'abstrait à l'école, que l'éducation intégrée de la main et du cerveau, de la sensibilité et du jugement, du savoir et du savoir-faire opérerait le miracle tant attendu — et tant proclamé par certaines idéologies — d'un homme meilleur et d'une société plus heureuse au point de transformer la terre en paradis !

Il y manque une troisième dimension éducative plus essentielle même que les dimensions pédagogiques du savoir et du savoir-faire, celle qui consiste à donner à l'homme le sentiment du sublime quand il considère sa propre espèce, et le sens de l'infini quand il interroge sa propre destinée. Il faut, en un mot, rendre à Dieu sa place dans l'aventure humaine, c'est-à-dire la première. Dans l'éducation comme dans toutes les autres activités de la société. Alors seulement l'école sera vraiment intégrale. Alors seulement mûriront les fruits innombrables de l'arbre humain aux riches frondaisons. Et cet arbre exige, pour vivre et croître, l'air, l'eau et le soleil, c'est-à-dire le savoir, le savoir-faire et la lumineuse Parole de Vie. Indissolublement.

Cela signifie le retour, à l'école et en dehors d'elle, aux lois d'airain du Sinaï et à la tendresse des Béatitudes. Sans cela, tout n'est que chimère, illusion et mensonge.

Demain, il ne fera beau que *s'il fait Dieu*, sur terre comme dans les cieux.

René-François Lejeune

Pour une laïcité renouvelée

par Philippe Lobstein

L'idéal laïque

Pour tout enseignant français, et particulièrement pour tout instituteur d'école primaire, la notion de « laïcité » est chargée d'émotion et exprime une valeur fondamentale.

C'est l'idéal, en France, des fondateurs de l'école obligatoire et gratuite et de l'Etat républicain ; c'est, plus profondément, l'expression de la liberté de conscience, de la tolérance en matière de religion et d'éducation, dont de nombreuses catégories de Français ont été privées pendant des siècles. L'idée d'une société purement civile, soustraite au pouvoir et au contrôle du clergé, qui correspond au grand mouvement de laïcisation de notre monde occidental depuis la Renaissance et la Révolution française, a engendré l'école laïque, ouverte à tous les enfants et enseignant selon des valeurs communes à tous.

Les grands docteurs de la laïcité, les Ferry, Buisson, Steeg et Pécaut, ont cru que tous les Français et tous les hommes étaient d'accord sur l'essentiel des valeurs humaines, le bien et le mal, le juste et l'injuste, la vérité et le mensonge. A un député qui lui demandait quelle morale on enseignerait à l'école laïque, Jules Ferry fit une réponse célèbre : « La vraie morale, la grande morale éternelle, la morale sans épithète. » Il ajoutait : « Tous les appuis qui peuvent fortifier l'enseignement moral, qu'ils viennent de croyances idéalistes, théologiques même, tous ces appuis sont bons, ils sont tous respectables et tout le monde les respecte. »

La laïcité impossible

Etait-ce là une chimère ou une naïveté ? Quand y a-t-il eu accord des Français sur des valeurs communes ? Née dans la défaite de la France par l'Allemagne, dans le conflit de l'Eglise et de la République, la laïcité comme respect des consciences n'a-



JULES FERRY. — D'après une photographie de M. Tillhant.

t-elle été qu'un argument électoral destiné à faire passer les lois scolaires, ou, au mieux, un moment fugitif de l'histoire de la conscience française ?

Les guerres et les révolutions du XX^e siècle, l'avènement des Etats totalitaires, les conflits de classes et d'idéologies, semblent avoir sonné le glas de la laïcité. En France, les mouvements qui se réclament de l'action laïque et dont les œuvres ont un riche contenu éducatif et culturel ont une orientation politique et idéologique déterminée, qui rassemble la moitié des Français contre l'autre, jugée « réactionnaire ». L'école publique, l'école de la Nation, l'école de la liberté, du respect de toutes les croyances et incroyances, est devenue un lieu ou un enjeu de luttes partisans et entre en concurrence avec une école « privée », paradoxalement subventionnée par l'Etat laïc.

Les enseignants qui croient encore au vieil idéal laïque vivent des drames de conscience. Fonctionnaires d'un Etat « libéral », militants de syndicats qui contestent le régime, membres d'une nation dont les familles sont politiquement et idéologiquement divisées, ils se sentent incapables de donner à leurs élèves « ce minimum d'éducation morale commun à tous » (E. Buisson - *La foi laïque*), parce que les hommes d'aujourd'hui ne savent plus ce que sont le bien et le mal, et que les plus grands mots — Liberté, Egalité, Fraternité — n'ont plus le même sens pour tous ou n'ont plus de sens du tout.

La laïcité nécessaire

Parents et maîtres sont désemparés. Les uns se laissent aller à l'indifférence, au nihilisme, à la liberté vide, qui engendrent démoralisation et dépression nerveuse ; les autres, plus généreux, engagés dans des idéolo-

FIN PAGE 14

Autour du monde avec le Réarmement moral

Poona (Inde)

L'élément oublié, une des toutes premières productions théâtrales du Réarmement moral, continue, 30 ans après son lancement, d'être joué aux quatre coins du monde par les troupes les plus variées qui soient. La dernière en date est composée d'employés de la compagnie d'autobus de l'Etat de Maharashtra (50 000 employés). Lors d'une représentation récente à Poona, il fut annoncé que la pièce, jouée en langue mahrati, serait donnée au cours des prochains mois dans les 23 dépôts d'autobus, répartis à travers l'Etat.

Lausanne : on rajoute des chaises

A l'initiative d'un groupe de citoyens vaudois, quatre représentations de films du Réarmement moral ont eu lieu au cours du mois de février dans différentes salles de la ville. Le succès de ces séances, qui attirèrent un vaste public de tous âges et de toutes origines, se mesure en particulier au fait que la plupart des spectateurs restaient sur place après les projections pour discuter avec les organisateurs.

A travers la presse

L'article paru dans la *Tribune de Caux* de février 1976 sous le titre *Vocation des peuples méditerranéens* a été reproduit depuis dans le *Cyprus Mail*, principal quotidien de langue anglaise de Chypre ainsi que dans le *Malta News* à La Valette.

Grande-Bretagne : une nouvelle revue musicale

63 800 billets ont déjà été vendus pour les représentations d'une revue musicale sur la vie de John Wesley, qui a commencé ce mois une tournée de onze villes britanniques. Intitulée *Ride, Ride* (pour évoquer les centaines de milliers de miles que Wesley a parcouru à cheval d'un bout à l'autre de l'Angleterre durant sa vie de prédicateur) cette pièce a été écrite par Alan Thornhill, auteur de *L'élément oublié*. Elle met en valeur le rôle historique du grand évangeliste du XVIII^e siècle, fondateur du méthodisme et précurseur d'un courant réformiste qui a profondément marqué l'Angleterre.

« C'est un spectacle qui relate les conversions, écrit à ce sujet un des dirigeants de l'Eglise méthodiste. On y voit des caractères se forger — on y prend conscience des im-



plications sociales du changement de l'individu, en particulier la disparition des barrières de classe les plus rigides. On y pressent enfin que ce nouvel état d'esprit aura des répercussions sur la traite des Noirs, sur la corruption et sur la violence qui prévalaient au XVIII^e siècle. Car ce siècle ressemble beaucoup au nôtre : les gens ne savaient plus quel sens donner à leur vie, les valeurs morales s'effritaient, la violence se répandait de plus en plus. Par sa vie John Wesley a prouvé qu'en amenant des milliers de gens au Christ, ce courant pourrait être renversé en moins d'un demi-siècle et comme l'admettent aujourd'hui les historiens, que l'Eglise et l'Etat pourraient retrouver une nouvelle orientation. »



Claire Evans

Nous avons la tristesse d'annoncer à nos lecteurs le décès, après quelques mois de maladie, d'une amie et collaboratrice très appréciée, Claire Evans-Weiss. Après avoir obtenu un diplôme ès lettres à la Sorbonne, elle s'est consacrée entièrement, pendant près de trente ans, à l'action mondiale du Réarmement moral, notamment en France et au Canada, puis en Angleterre. Il y a quatre ans, en effet, Robin et Claire Evans s'étaient installés avec leur fils à Cambridge, d'où ils maintenaient des liens étroits avec leurs amis en France. D'Angleterre, Claire Evans poursuivait régulièrement sa collaboration à la *Tribune de Caux*.

Nous apprenons sa mort au moment de remettre nos manuscrits à l'imprimeur. C'est donc dans le prochain numéro que nous lui rendrons hommage.

Brésil : une cinquantaine d'étudiants et de jeunes travailleurs ont passé une semaine au centre de Petropolis au début du mois de février, pour se former aux idées et à la pratique du Réarmement moral. Ci-dessus (à gauche) quelques-uns des participants lors d'une discussion. Les responsables de la rencontre syndicale qui s'est tenue à Petropolis en septembre dernier ont décidé de poursuivre l'action entreprise en mettant sur pied une série de séminaires destinés à « étudier comment l'esprit du Réarmement moral peut être appliqué dans les syndicats ». Sur notre cliché (à droite), trois des organisateurs (de g. à d.) : un métallo, Izaltino Pereiro, un électricien, José Lopes Veras et un docker, Antonio Falcao.

(suite de la page 12)

gies à la fois sectaires et totalitaires, mobilisent les jeunes contre des boucs émissaires — les capitalistes — les bourgeois — la droite, etc. — dont la destruction, par une révolution violente, ouvrirait une ère de paix et de prospérité.

L'esprit de laïcité, de dialogue, le respect de l'autre dans sa singularité et la reconnaissance de l'homme par l'homme, semblent absents dans les grands débats d'aujourd'hui. Pourtant cet esprit n'a jamais été plus nécessaire.

Lorsqu'un ministre français de l'Éducation propose « une réforme du système éducatif », il retrouve, pour parler de l'instruction morale et civique, « des disciplines d'éveil », qui doivent renouveler les méthodes de l'enseignement traditionnel, les accents de Jules Ferry.

Lorsque Soljenitsyne écrit aux dirigeants de son pays, il préconise la laïcisation de l'État idéologique comme condition de la réalisation des droits de l'homme inscrits dans la constitution de l'U.R.S.S.

La laïcité vécue

Dans un monde en péril de mort, dans une cité pluraliste, les éducateurs ont à lutter aujourd'hui pour une laïcité nouvelle, sans idéocratie, ouverte à toutes les possibilités créatrices de l'homme. Cette laïcité n'est positive que si elle est vécue d'abord, par chacun, comme une disponibilité et une ouverture à autrui, quels que soient sa race, sa classe, sa religion, son idéologie, son parti. Cette obligation primordiale à l'égard d'autrui, c'est la conscience morale elle-même, dans son originalité, qui donne à l'autre une possibilité infinie d'être lui-même dans ce qu'il a de meilleur. C'est l'acte éducatif par excellence, qui éveille l'autre, et soi-même, à l'humanité de l'homme.

C'est seulement par une dure ascèse, d'honnêteté, de pureté, de désintéressement vis-à-vis de l'autre, et de soi, que peut être recréé le climat dans lequel l'homme devient capable de comprendre l'autre, de faire la paix avec lui et de construire, avec lui, de proche en proche, un monde humainement vivable. Comment supporter l'autre, que je n'aime pas et l'accepter au point de l'aider à devenir tel qu'il devrait être ? C'est le secret du changement fondamental. Cette relation de tolérance, et au-delà de la tolérance de l'amour absolu, c'est la base d'une laïcité vraie. C'est aussi, en deçà de toute théologie, la base de toute religion au sens le plus élémentaire du mot : ce qui me relie à l'autre.

Philippe Lobstein

TRIBUNE DU MONDE

« Chant de l'Asie » invité par des Indiens du Canada



Nous, chefs et représentants du Traité N° 7 du Canada (tribus indiennes de l'Alberta du Sud), invitons nos frères et sœurs d'Asie

à venir dans le pays auquel nous appartenons.

Nous souhaitons que vous apportiez votre spectacle « Chant de l'Asie » et que vous le représentiez pour toutes les races, que vous nous rendiez visite dans nos foyers, nos villes et nos villages.

Ensemble nous pouvons restaurer le respect de l'homme, l'amour de la nature, afin que soient nourris ceux qui ont faim, affranchis ceux qui sont opprimés

et que nous soyons guidés non point par l'appât du gain mais par la sagesse du Grand Esprit, le Dieu de tous les hommes.

Sera chassée la peur, prendra racine la confiance, se dissipera l'amertume qui fait l'hiver de nos cœurs, de nos esprits, et qui empêche la venue du printemps,

héritage véritable de toutes les tribus et de tous les peuples sous le soleil.

Alors nous vivrons en paix à l'intérieur de nos frontières et entre toutes les nations.

C'est à l'occasion d'une conférence convoquée à Calgary au mois de janvier que les chefs des cinq tribus indiennes de l'Alberta ont décidé d'adresser cette invitation à la troupe de *Chant de l'Asie* actuellement en Europe. Plusieurs représentants des tribus indiennes étaient venus auparavant à Londres prendre contact avec les jeunes Asiatiques, puis ils ont invité M. Niketu Iralu, de l'Inde, un des proches collaborateurs de Rajmohan Gandhi, à se rendre à la conférence de Calgary. Cette rencontre a été marquée par la présence d'un nombre important des dirigeants indiens. La conférence avait pour thème « le renforcement de la conscience autochtone » (*Native Conscience Re-strengthening*), c'est-à-dire, comme l'expliquait un commentateur « un retour aux valeurs culturelles, spirituelles et sociales du passé, valeurs dont les Indiens dé-

plorent la perte dans leur propre communauté et dans la société canadienne dans son ensemble ». La rencontre a eu lieu sous les auspices du Réarmement moral.

Interviewé par une station de télévision de Calgary, l'un des chefs des Indiens Sarcee, Arnold Crowchild, a déclaré : « Par cette conférence, nous voulons démontrer que les Indiens ont leur place de choix dans la société. Nous voulons que les Blancs donnent le meilleur d'eux-mêmes, les Indiens aussi ; ainsi seulement se créera un nouvel état d'esprit. Cet esprit, nous voulons le répandre à travers le Canada et les États-Unis. »

La troupe de *Chant de l'Asie* se rendra au Canada au mois d'avril, commençant sa tournée en répondant à l'invitation des tribus indiennes. Elle parcourra ensuite le pays et séjournera au Québec au mois de juin.



Channer.

Pour elle, rien d'impossible

Le commandant du camp se présenta, escorté de six officiers. Elle sentit son cœur se serrer. « Voilà, pensa-t-elle, ils viennent m'arrêter. C'est mon tour de partir en camp de concentration. N'aie pas peur et surtout ne montre pas ta peur. »

« Je ne m'attendais pas à vous voir en si nombreuse compagnie, dit-elle calmement à l'officier. Veuillez vous asseoir. Que puis-je vous offrir ? Du thé ou du café ? »

Puis cette autre pensée : « Dis-lui qu'il est un homme de cœur. » Le résultat fut incroyable : le commandant, qui avait obstinément refusé tout ce qu'elle lui demandait, s'agita sur sa chaise et partit d'un grand éclat de rire : « Vous avez gagné », s'écria-t-il, et il s'en alla en riant.

La victoire faisait partie de la vie de Charlotte van Beuningen. Cet incident, relaté dans son livre (*Een nieuwe wereld voor onze kleinkinderen*¹), n'est qu'un épisode du combat que cette intrépide hollandaise a mené pour faire parvenir à ses compatriotes internés par l'occupant dans un camp situé non loin de chez elle vivres et vêtements.

Dans un pays qui souffrit tant de la guerre, des milliers de gens eurent ainsi la vie sauve grâce à l'action courageuse de cette femme, ce qui lui valut d'être décorée par la reine.

Née à Amsterdam en 1880, M^{me} van Beuningen s'est éteinte chez elle, à La Haye, au début de cette année. Elle et son mari, un industriel d'Utrecht, se sont consacrés toute leur vie avec dévouement à diverses œuvres sociales, mais leur rencontre avec le Groupe d'Oxford, dans les années 30, devait leur donner une satisfaction plus grande, celle de

sentir qu'ils pouvaient répondre aux besoins fondamentaux des gens.

De caractère très déterminé, disposant d'inépuisables réserves d'enthousiasme, M^{me} van Beuningen s'engage alors à fond aux côtés de Frank Buchman. C'est elle qui, avec quelques amis, organise en 1937, dans la grande halle du marché au légumes d'Utrecht, un rallye auquel participent 100 000 personnes et qui marque le lancement du Réarmement moral aux Pays-Bas.

Au début de l'année 1940, elle parcourt les Etats-Unis et le Canada avec une vaste équipe pour aider la population de ces pays à prendre conscience des dangers que la guerre fait peser sur l'Europe. Elle rentre chez elle la veille de l'invasion de la Hollande. Au lendemain de la guerre, malgré les souffrances endurées, elle refuse de céder aux sentiments anti-allemands. Au contraire, elle participe à l'action menée à l'initiative de Frank Buchman pour la reconstruction morale et spirituelle de l'Europe puis se rend à plusieurs reprises en Inde, au Pakistan, à Ceylan, en Indonésie, en Afrique, communiquant aux autres sa foi contagieuse et désarmant ses interlocuteurs par la franchise avec laquelle elle parle de son propre changement.

Deux ans avant sa mort elle voyageait encore, notamment en Inde, où elle avait rendu visite à plusieurs reprises au centre de Panchgani.

Sa maison de Wassenaar, près de La Haye, devient en 1948 le centre du Réarmement moral aux Pays-Bas. En 1955, elle en fait don à la Fondation néerlandaise du Réarmement moral, ne gardant pour elle-même que deux petites pièces. Issue d'un milieu

capitaliste, elle considérait que ses biens ne lui appartenaient pas et elle en disposait selon ce qu'elle sentait être la volonté divine pour les autres. Récemment encore, sa contribution vint s'ajouter à celle de beaucoup d'autres pour permettre le financement de *Chant de l'Asie* en France et en Europe.

« Lorsque je repense à ma longue existence, écrit-elle dans son autobiographie¹), mon cœur s'emplit de gratitude de ce que Dieu m'a appelée à mener ce combat pour un monde nouveau. Cette vie n'est pas facile et je me heurte quotidiennement à la réalité de ma propre nature. Tant que je veux quelque chose pour moi-même, que ce soit l'affection de ma famille et de mes proches, ou le confort personnel, je suis empêchée de changer les autres et d'être une révolutionnaire. C'est pour cette raison que j'ai décidé un jour de ne plus jamais vouloir quoi que ce soit pour moi-même. »

Au lendemain de sa mort, l'agence néerlandaise de presse diffusait à son sujet un long article dans lequel on lisait notamment : « M^{me} van Beuningen a été toute sa vie une combattante. Nonagénaire, elle marchait encore droite comme un I et rayonnait la fermeté et la détermination. Le Réarmement moral, qui était devenu le but de sa vie, lui inspira d'étonnantes initiatives, dans son pays et à l'étranger. » Ph. L.

¹ Ouvrage édité aux Pays-Bas. Voir aussi, en français, *Un Changement d'Espérance*, de Gabriel Marcel, Plon, éditeur.

Toujours près de vous.
Même à l'étranger!

winterthur
assurances

«Winterthur»
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

«Le flâneur» de Swissair: vol de ligne, hôtel compris, pas cher, 26 villes au choix. Et une valise pleine de souvenirs à rapporter chez soi.

Madrid, tu m'as conquis.
Le flâneur ✈
Madrid 5 jours Fr. 600.-

Le flâneur ✈
PROSIT, MUNICH!
Munich 3 jours Fr. 440.-

Le flâneur ✈
Arrivederci Roma!
Rome 4 jours Fr. 525.-

Le flâneur ✈
Lisbonne, ce fut un grand plaisir.
Lisbonne 8 jours Fr. 795.-

Le flâneur ✈
Istanbul, perle de l'Orient.
Istanbul 6 jours Fr. 770.-

Le flâneur ✈
Malaga, à bientôt.
Malaga 5 jours Fr. 595.-

Le flâneur ✈
Hasta la vista, Barcelona.
Barcelona 5 jours Fr. 495.-

Le flâneur ✈
Essalamou alaykoum, Casablanca.
Casablanca 8 jours Fr. 895.-

Le flâneur ✈
Vienne, un rêve de valse.
Vienne 3 jours Fr. 545.-

Le flâneur ✈
Varsovie, incomparable Varsovie..
Varsovie 5 jours Fr. 725.-

Le flâneur ✈
Adieu, Budapest.
Budapest 5 jours Fr. 550.-

Le flâneur ✈
Heja Stockholm!
Stockholm 5 jours Fr. 995.-

Le flâneur ✈
ACROPOLIS AU REVOIR.
Athènes 5 jours Fr. 650.-

Le flâneur ✈
TUNIS.
Tunis 5 jours Fr. 540.-

Le flâneur ✈
Venez avec moi à Amsterdam.
Amsterdam* 3 jours Fr. 495.-

Le flâneur ✈
Salzburg, ton Mozart.
Salzburg 4 jours Fr. 510.-

Le flâneur ✈
Marseille, ma belle amie.
Marseille 3 jours Fr. 440.-

Le flâneur ✈
SO LONG, MANCHESTER.
Manchester 4 jours Fr. 535.-

Le flâneur ✈
Bucarest, je reviendra.
Bucarest 4 jours Fr. 675.-

Le flâneur ✈
Paris, je t'aime!
Paris 4 jours Fr. 510.-

Le flâneur ✈
Naswidenje Zagreb.
Zagreb 4 jours Fr. 640.-

Le flâneur ✈
Tornerò, Genova.
Gênes* 4 jours Fr. 445.-

Le flâneur ✈
Wonderful Copenhagen.
Copenhague 4 jours Fr. 760.-

Le flâneur ✈
I like London, How about you?
Londres 3 jours Fr. 430.-

Le flâneur ✈
j'ai hâte de te revoir.
Prague 4 jours Fr. 510.-

Le flâneur ✈
Moscou, Leningrad, Helsinki - je ne vous oublierai pas.
Moscou, Leningrad, Helsinki 9 jours Fr. 1440.-

(Ces prix s'entendent = départ de Genève sauf Amsterdam* et Gênes* départ de Zurich.)

Avec «Le flâneur» de Swissair, vous pouvez, dans 26 villes à votre choix, savourer la douceur de vivre. C'est l'arrangement qui offre, pour un minimum de dépenses, le maximum d'agréments et d'avantages Swissair. Jugez-en: non seulement vous voyagez par vol de ligne et vous bénéficiez donc en cours de route du service Swissair sans restriction, mais vous avez droit en outre au transfert à l'hôtel, au logement à l'hôtel avec petit déjeuner (avec d'autres repas également si votre pro-

gramme le prévoit), et à toutes les informations possibles.

Nous avons fait faire, pour les 26 villes en question, des étiquettes de valise autocollantes. Dès maintenant, une de ces étiquettes sera jointe à chaque billet «Le flâneur». Laquelle mettez-vous prochainement sur votre valise?

Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements.

